

L'ÉDUCATION DE MONTAIGNE

Essais, Livre I, chap. XXVI, *De l'institution des enfants*
<http://www.coin-philo.net/eee.11-12.montaigne.educ.jpl.php>

[L'apprentissage du latin]

Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire ; mais non pas si bonne qu'on la fait et suis dépit (a) de quoi (b) notre vie s'embesogne (c) toute à cela. Je voudrais premièrement bien savoir ma langue et celle de mes voisins, où (d) j'ai plus ordinaire commerce. C'est un bel et grand agencement sans doute que le grec et le latin, mais on l'achète trop cher. Je dirai ici une façon d'en avoir meilleur marché que de coutume, qui a été essayée en moi-même. S'en servira qui voudra. Feu mon père, ayant fait toutes les recherches qu'un homme peut faire, parmi les gens savants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise (e), fut avisé de cet inconvénient, qui était en usage. Et lui disait-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur (f) coûtaient rien est la seule cause, pourquoi nous ne pouvions arriver à la grandeur d'âme et de connaissance des anciens Grecs et Romains. Je ne crois pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que (g) l'expédient que mon père y trouva, ce fut qu'en nourrice et avant le premier dénouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux médecin en France, du tout (h) ignorant en notre langue et très bien versé en la latine. Celui-ci, qu'il avait fait venir exprès, et qui était bien chèrement gagé, m'avait continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec lui deux autres moindres en savoir, pour me suivre et soulager le premier. Ceux-ci ne m'entretenaient d'autre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'était une règle inviolable que ni lui-même, ni ma mère, ni valet, ni chambrière, ne parlaient en ma compagnie qu'autant de mots de latin que chacun avait appris pour jargonner avec moi. C'est merveille du fruit que chacun y fit (i). Mon père et ma mère y apprirent assez de latin pour l'entendre (j) ; et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la nécessité, comme firent aussi les autres domestiques qui étaient plus attachés à mon service. Somme (k), nous nous latinisâmes tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour : où il y a encore, et ont pris pied, par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'outils. Quant à moi, j'avais plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de français ou de périgourdin que d'arabesque (l) : et sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître d'école le savait, car je ne le pouvais avoir ni mêlé ni altéré. Si par essai (m) on me voulait donner un thème à la mode des collèges, on le donne aux autres en Français : mais à moi il me le fallait donner en mauvais latin pour le tourner en bon.

[L'apprentissage du grec]

Quant au grec, duquel je n'ai quasi du tout point d'intelligence, mon père desseigna (n) me le faire apprendre par art, mais d'une voie nouvelle, par forme d'ébat et d'exercice : nous pelotions (o) nos déclinaisons à la manière de ceux qui, par certains jeux de tablier (p), apprennent l'arithmétique et la géométrie. Car entre choses, il avait été conseillé de me faire goûter la science et le devoir par une volonté non forcée et de mon propre désir, et d'élever mon âme en toute douceur et liberté, sans rigueur et contrainte.

Notes

a) fâché	e) d'éducation choisie	i) en retira	m) par exercice
b) de ce que	f) aux Anciens	j) le comprendre	n) eut pour dessein de
c) s'emploie	g) toujours est-il que	k) bref	o) échangeons comme en jouant à la balle
d) avec qui	h) entièrement	l) d'arabe	p) jeux de table comme les échecs ou les dames